L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 17 AOUT 1890.

CETTE CANAILLE

—DE—

NOGARO!

Saubignon avait prêté mille francs à son beau-frère Nogaro.

Saubignon était un fermier riche, petit, malingre, au torse tourmenté comme un tronc de vieux saule. Nogaro était un vétérinaire obèse, au visage fleuri et bienheureux, dont la peau luisait comme une tomate mûrissante. Saubignon mettait tous les ans trois ou quatre mille francs de côté ; Nogaro s'endettait d'autant. Cependant Nogaro devenait de plus en plus replet et hilare, tandis que Saubignon paraissait de plus en plus morose et souffreteux.

Le vétérinaire et le fermier habitaient le même village. Le prêt de mille francs avait été consenti à cinq pour cent. Au bout de la première année, Nogaro payait correctement ses cinquante francs d'intérêts à Saubignon. Au bout de la seconde, il y eut plus de résistance; le fermier dut réclamer plusieurs fois ses cinq pistoles. Au bout de la troisième, Nogaro offrit un verre de vin à son créancier. Les années suivantes, il ne lui offrit rien du tout.

Voleur ! galérien! dévaliseur de pauvres! empoisonneur de cochons! et autres épithètes sonores, retentirent sur les lèvres de Saubignon à l'adresse de son beau frère. Mais le vétérinaire était philosophe; il laissa dire et garda l'argent. A peine de temps à autre, quand le fermier dépassait la mesure des gros mots qu'on se doit entre beaux frères, Nogaro disait il à Saubignon :

—Tu es vraiment insupportable! Si tu continues, je ne t'empranterai plus rien à l'avenir!

Comment se rattraper! La chose paraissait difficile. Il était superflu de faire un procès à Nogaro; le vétérinaire soignait le cheval du juge et le caniche du greffier. N'espérant guère rentrer dans ses fonds, le fermier résolut de tourmenter son débiteur pour 50 francs par an. Il acheta, moyennant 5 francs, un âne poussif dans une foire et l'emmena à son beau frère. Nogaro était le vétérinaire attitré d'une société de secours mutuels dont Saubignon faisait partie. Il ne pouvait refuser ses soins à l'âne poussif sans courir le risque d'être dépossédé de cette importante fonction. Saubignon en fit son profit. Il carillonna souvent à la porte de Nogaro. Deux ou trois fois par semaine, le vétérinaire le voyait venir.

—C'est notre âne qui boite ! disait un jour le paysan d'un ton navré. Passe donc à la maison, je t'en prie.

Une autre fois, il disait :

—C'est notre âne qui a mangé trop de trèfle! Viens donc le voir ce tantôt!

L'âne avait constamment quelque maladie. Au besoin, Saubignon en inventait. Il cherchait des noms d'affections graves dans l'almanach. Et Nogaro qui débitait des drogues à ses clients, à cause de l'absence de pharmacien dans le village, était obligé de fournir à Saubignon électuaires, antimoines et purgatifs

—Tu mettras ça sur ma note, pas, Nogaro! recommandait le fermier.

En quelques mois il y en eut pour cinquante francs.

Malheureusement, l'âne mourut.

Alors Saubignon obligea Nogaro à examiner ses poules, à ausculter ses gorets. Quand il n'y avait plus de bêtes malades à la ferme—qui soigne les animaux avrive à savoir soigner les hommes, n'est-ce pas?—le fermier simulait une sciatique ou une migraine et exigeait que son créancier le lotionnât avec de l'eau-de-vie camphrée ou lui appliquât des cataplasmes sur les tempes. Quand il ne pouvait plus imaginer ni plaies ni bosses, il se persuadait, il emmenait sa femme, nommée Christine, laquelle se plaignait d'une rage de dents ou de douleurs dans les côtes. Si Nogaro impatienté l'envoyait à tous les diables, Saubignon se lamentait en suppliant :

—Voyons, Nogaro, sois humain! Laisserais tu mourir ta propre sœur!

Le vétérinaire était décidé. Le paysan ne donnait des cauchemars. Toutes les fois qu'on le réveillait la nuit, pour un cas urgent, il se figurait que c'était Saubignon qui venait le chercher et il faisait la sourde oreille. Il perdait ainsi les meilleures de ses pratiques. Un soir, étant à table avec des amis de la ville, Nogaro vit entrer son beau-frère dans la salle à manger.

—Pardon! excuse à la compagnie! bredouilla le paysan; mais c'est des champignons que j'ai mangés. Ça me tord la rate ; ils étaient vénéneux, pour sûr!

—Va te promener avec tes champignons! s'écria le vétérinaire exaspéré.

—Voyons, Nogaro! voudrais tu ne pas m'administrer quelque chose, préparant un rien d'ordonnance pour soulager ton beau frère en danger de mort!

—Si; attends un peu!

Le vétérinaire ouvrit un tiroir dans une armoire, remplit une bourse en papier avec une substance grisâtre et lourde, la donna au fermier.

—Tiens, va t'en avec ça, vite! Et si ta femme a mal quelque part, qu'elle en avale aussi!.... Bonsoir!

En sortant, Saubignon regarda, palpa, flaira cette drogue suspecte.

—Tout de même, si c'était du poison! murmura-t-il. Cette canaille de Nogaro est bien capable, pour se débarrasser d'un créancier....

Il retourna vers la maison du vétérinaire. Le chien de Nogaro vint à sa rencontre.

—Fidèle! Fidèle! appela Saubignon. Le chien s'approcha.

—Tiens! mange ça, toi! dit le fermier à l'animal.

Et il lui fourra le museau dans la tourte pour voir.

Le chien secoua la gueule avec véhémence et s'enfuit en aboyant.

—Dieu vivant! ça doit en être! s'écria Saubignon en rejetant la bourse avec horreur.

Et levant le poidg dans la direction de Nogaro :

—Brigand, va!

Or, Saubignon avait dans son écurie une magnifique jument poulinière qui répondait au nom de *Madame*. Cette bête était l'orgueil de la ferme. Elle rapportait gros et on la soignait en conséquence. Saubignon et Christine, sa femme, se seraient retiré le pain de la bouche pour le donner à leur jument. Les poulains de *Madame* se vendaient, à six mois, trois cents francs l'un dans l'autre; et, presque chaque année, la bête obtenait une prime de quelques centaines de francs.

Il advint que *Madame* fut indisposée. Saubignon s'alarma. Il courut chez Nogaro et lui dit :

—Es tu vraiment mon vo isin, mon parent, mon ami?

—Que signifie....

—J'ai *Madame* malade ; et, tu comprends, puisque tu ne peux pas me payer les intérêts, tu vas me la soigner dans les règles!....

—Mais, je n'ai jamais refusé....

—Bien. Sans-doût.

Nogaro suivit. Les deux hommes arrivèrent à la ferme. Christine, debout sur le seuil, attendait son frère, le vétérinaire. Elle fut avenante et offrit à boire à Nogaro. On échangea force politesses. Le chien de la ferme ayant voulu mordre le vétérinaire, Saubignon le gronda fortement. Puis l'on se dirigea vers l'écurie. La jument était couchée. Elle avait un gros souffle. Parfois un frisson courait le long de son ventre. Saubignon flatta ses naseaux en lui disant des choses tendres. La fermière veillait aux mouches et les chassait avec sa main quand elles voulaient se poser sur *Madame*.

—Attention, Nogaro! s'exclama le fermier. Guéris la-moi, Dieu vivant! Ceci est sérieux! Et ne t'avises pas de faire comme le jour où j'avais été te consulter pour mes champignons, hein!....

—N'ale pas peur Saubignon!

Nogaro tâtait la bête. Comme il faisait chaud, il redemanda à boire. Puis, ayant examiné, palpé, réfléchi, il s'en alla en recommandant à son beau-frère de passer à la maison vers la tombée de la nuit.

A l'heure indiquée, le fermier se présenta. Nogaro lui donna un petit sac plein de poudre jaune.

—Tiens! lui dit-il. Fais boire ceci à ta jument dans un seau d'eau.

—Quand ça?

—Le plus tôt possible.

—Ça va la guérir?

—Pour sûr!

—Tu le promets?

—Formellement!

—Pas de farces, hein! Ce n'est pas de la saleté, pour faire mourir ma bête?....

—Mais non!

—Tu le jures? Par l'âme de ton corps?

—Par l'âme de mon corps! déclara Nogaro, avec un gros rire.

Le paysan se retira. Il était nuit close. Arrivé chez lui, Saubignon dit à Christine :

—Ce brigand de Nogaro, s'il allait empoisonner *Madame*, tout de même!

—Ce serait un bien grand malheur!

Le fermier ouvrit le petit sac et montra la poudre jaune :

—Sais-tu, toi, la couleur que ça a l'arsenic.

—Je crois que c'est rouge.

—Alors, ceci n'en est pas!

Christine regarda la poudre que contenait le petit sac.

—Est-ce qu'on sait jamais? répondit-elle.

—Ah! canaille de Nogaro!

Le fermier posa le sac et alla voir *Madame*. Elle soufflait toujours très fort.

—Et, à cette heure, dit il, je ne peux pas essayer ce médicament sur le cheval d'un autre! Toutes les bêtes sont rentrées!.... Que faire, bon Dieu!

—Si tu en donnais un peu à notre vache!

—Merci! Une tête qui nous a coûté cent écus! je ne veux pas la risquer!

—On pourrait essayer sur un canard!

—C'est vrai! Essayons.

Ils allèrent à la loge des canards. Ils leur présentèrent le sac tout ouvert. Les canards ne voulurent pas y goûter. Christine confectionna une boulette de poudre avec de la pâte à pain. Les canards la refusèrent.

—Brigand de Nogaro! répéta Saubignon.

C'était l'heure du souper. Le fermière rentra dans la cuisine. Elle prit deux écuelles en terre vernie et les posa sur la table à la place habituelle. Puis elle coupa du pain et versa du bouillon.

Les deux écuelles étaient pareilles et de même soutenance. Celle qui était destinée à Christine présentait seulement une égrenure à son bord. L'autre, celle du fermier, était intacte.

Saubignon, le menton sur le poing, roulait des pensées tristes.

La fermière prit un pichet et sortit pour aller quérir du vin.

Alors, quand il fut seul, le paysan ôta ses sabots, marcha lestement vers un placard, y prit la poudre destinée à *Madame*, et en mit une pincée dans l'assiette de la fermière. Ses doigts tremblaient un peu.

—Hein! cria-t-il, en se retournant tout à coup. C'est toi, Christine?....

Il avait cru entendre sa femme heurter la porte. Mais il ne vit rien. Non, Christine ne l'avait pas surpris.... Il était toujours seul!

Il alla remettre la poudre en place et reprit ses sabots.

Quelques secondes après, quand Christine revint, il se montra joyeux, déclara qu'il avait grand appétit, que l'odeur de la soupe lui chatouillait les narines, et il passa dans la pièce à côté pour se laver les mains.

Christine s'attabla aussitôt. Quand il rentra dans la cuisine, la fermière mangeait. Saubignon s'assit à sa place ordinaire et s'empressa de vider son écuelle. Il était nerveux. Il parlait vite et fort. Christine, les yeux en dessous, mangeait tranquillement.

—Toi, dit Saubignon en lui tapant sur les épaules, tu es une gaillarde!.... Tu n'as jamais été malade, pas?

—Si, j'ai eu la coqueluche!

—Tu es solide comme un char à bœufs! Quelle belle santé!.... Moi, je suis impotent, maigriot, à moitié mort! Tu rien me mettrait à terre!.... Combien te faut-il d'eau salée de Bidas pour te purger?

—Trois littres.

—C'est ce que je pensais! Les médicaments n'ont pas de prise sur toi! Moi, un grain de laitue me rendrait malade durant huit jours!

Il avait fini sa soupe. Et, soudain, en reposant sa cuiller, il pâlit :

Dieu vivant! là, sur le bord de son écuelle, cette égrenure!....

Il regarda l'écuelle de sa femme.

—Gredine! cria-t-il. Tu m'as donné ta soupe pendant que je lavais mes mains!

Christine éclata de rire.

—Ah!.... tu croyais que je n'avais rien vu! lança-t-elle. Ça t'apprendra, mon homme!

Alors, en se tenant le ventre, Saubignon se mit à crier de toutes ses forces :

—Ale! ale! ale! Un contre-poison, vite! Ale! ale! ale!

Christine alla chercher Nogaro. Le vétérinaire arriva. On lui expliqua la chose. Il se tordit. Saubignon hurlait.

—Ça n'était pas du poison, va! déclara le vétérinaire.

—Vrai?

—Je ne t'avais donné que de la farine avec un peu de soufre!....

—Vrai? Ça n'était pas du poison?

—Hé, non!.... ça m'aurait coûté trop cher, imbécile!

Sur cette bonne parole, Saubignon se calma. Puis, rassuré, il saisit le pichet de vin et les deux époux trinquèrent avec cette canaille de Nogaro.

JEAN RAMEAU.

Chez le marchand de vin.

—Paraît que Wallace laisse un héritage de quarante millions.

—Pas étonnant. A dû en gagner assez de l'argent, avec ses fontaines!

Les domestiques :

—Alors, pour quelle raison avez-vous quitté votre ancienne place?

—Mon Dieu, madame, après mon travail, avant de me coucher, j'avais l'habitude de jouer du cor; ma maîtresse n'aimait probablement pas cet instrument et m'a renvoyée. Chacun sa manie.

L'histoire du père Mariot.

On a dit souvent que, pour le paysan attaché au sol qu'il cultive, la patrie dépassait peu le rayonnement du clocher d'ardoises et se bornait à l'horizon bleui des montagnes connues.

Eh bien! le père Mariot, le vigneron, sans s'élever à l'idée philosophique de l'union nationale, sut pourtant à son heure se montrer vaillant et patriote. Certes, s'il n'eut consulté que ses intérêts, il eût conservé près de lui le gars Claude, son fils, qui travaillait comme pas un la vigne et n'avait pas son pareil pour faire à lui seul la vis du pressoir. Mais la France était en danger et au plus fort de l'année funeste, sans fanfaronner, ni pour cela jouer le matamore, le paysan conduisit lui-même son garçon à la sous-préfecture, où il prit le crâne képi du petit "moblot." Père et fils s'embrassèrent une dernière fois et partirent, l'un au village, l'autre à la guerre ; l'un sans regret comme l'autre sans peur. Du reste Mariot, malgré ses soixante-trois ans, ne voulait pas rester inactif :

—Je ne suis pas un "feignant" disait-il à ceux du pays, et pendant que le gars jouera du chassepot, moi je vais dépendre un vieux fusil qui a tué bien des loups à deux cents pas! que les autres viennent ici et on saura les recevoir.

Puis, avant le départ—tant il est vrai qu'au cœur des simples reste un levain de superstition—Mariot avait donné à Claude une bague d'or, l'anneau de la mère défunte, bijou de modeste valeur, mais qui bien sûr protégerait l'enfant.

Et le brave vigneron était bien tranquille!

Hélas! faut-il rappeler ce qui arriva!....

Ils vinrent *les autres*, comme disait le brave homme; et le fusil aux loups ne l'a qui parler, car ils étaient bons à tous les affûts les immenses bois du pays!

Une fois, à la nuit tombante, Mariot, tapi dans l'anfractuosité d'une roche, voit passer à la débandade un détachement de uhlans.

Les noirs cavaliers avaient été poursuivis et fortement éprouvés par une compagnie de francs-tireurs.

Ils fuyaient, éperdus.

Le vieux chasseur remarque que le chef de la troupe, au lieu de précéder ses hommes, les suit sur un cheval blessé.

Il couche en joue le traînard et va tirer.... quand une dernière lueur du soleil couchant lui montre le visage de l'officier.

C'est un tout jeune homme, presque un enfant, dix huit ans peut être, l'âge du gars, pensa Mariot.

Un instant l'image de son fils lui amollit le cœur et le fusil quitta l'épaule ; mais ce ne fut qu'un éclair de faiblesse. Mariot grommela entre ses dents.

—Six mois que je suis sans nouvelles! Ils l'ont tué, pour sûr ils l'ont tué. Et je t'épargnerais, toi, parce que tu me le rappelles! Allons donc! si tu as un père, qu'il pleure comme moi!

Il pressa la détente et l'officier roula à terre....

L'acte de vengeance accompli, Mariot voulut fuir et rejoindre sa chaumière en se cachant sous bois. Mais il ne le put. Une puissance invincible l'empêchait de s'éloigner de sa victime. Une terreur, qu'il avait toujours ignorée, lui mettait un frisson à fleur de peau. Car l'officier n'était pas mort et râlait douloureusement sur la neige.

—Panare diable! pensa le vigneron, il souffre le martyre.... pas de barbarie inutile! Je vais l'achever. Et il courut au blessé pour accomplir la sinistre besogne.

Il tira, presque à bout portant ; mais alors une scène terrifiante eut lieu. Le coup, mal dirigé, ne fit qu'ensanglanter horriblement le visage du malheureux, qui rassembla en un effort suprême tout ce qui lui restait d'énergie, se dressa sur son séant....

Mariot regardait, stupéfié de terreur.

—Ne tremble pas, paysan, dit une voix très basse, et dans un français assez pur, le moribond. N'aie pas peur de celui que tu as tué. Je pourrais si je voulais t'étendre à mes côtés, car j'aurais encore la force de saisir mes pistolets ; mais ce serait un meurtre stérile.... Je préfère te demander un service que tu ne refuseras pas de me rendre.

—Que faut-il faire? murmura Mariot, incapable de rejeter cette demande d'un mourant.

—Tu es sans doute de ce village?....

—Oui!

—Et tu en connais tous les habitants!

—Oui.... et ils ne sont plus nombreux, car tous les jeunes gens, qui sont des vaillants, sont partis pour la défense....

—La guerre est la guerre.... mais écoute : après une bataille terrible.... et qui durait depuis le matin.....sur les bords de la Loire, j'ai recueilli un jeune soldat.... et comme il était de mon âge.... je l'ai fait emporter et j'ai adouci ses dernières moments.... c'est un enfant de ton village.... un des braves dont tu parlais.... Il m'a chargé.... en mourant de remettre à son père.... une bague qui lui appartient....

—Achevez.... par grâce.... achevez.. interrompit brusquement Mariot qui sentait ses cheveux se hérisser à mesure que l'officier parlait.

Mais les forces abandonnaient le blessé; des filets de sang noir s'échappèrent de sa bouche et il râla dans les hoquets de l'agonie.

—J'ai voulu retrouver.. impossible.... l'embuscade....

Et il tomba pour ne plus se relever.

Mariot saisit les mains du cadavre.

A l'une d'elles brillait le modeste anneau d'or....

—Claude, s'écria-t-il en portant la bague à ses lèvres, mon Claude.... tu es mort! Un homme a voulu te secourir.... et j'ai tué cet homme!.... Mon fils.... je te rejoins.... me voilà.

Mariot prit un pistolet à la ceinture du mort, une détonation retentit et le vieillard tomba vers l'enfant.

PAUL COSSERET.

Petit dictionnaire drôlatique :

Beauté.—Un don qui se vend, mais qui ne s'achète pas.

Château en Espagne. — Edifice qui coûte le moins à construire, le plus à démolir.

Grec.—Un homme qui gagne.... trop à être cornu.

Magasin de nouveautés.—Les arsenaux de Satan.

Visage maquillé.—Souffre cauleurs.

Chez le coiffeur de M. Deibler, le bourreau de Paris.

Un curieux.—Garçon, c'est vous qui coupez les cheveux au bourreau ?

Le garçon.—Oui, monsieur.

Le curieux.—Ça doit vous faire tout de même quelque chose de bichonner cet homme-là.

Le garçon—Mais pas du tout, monsieur.

Le curieux.—Comment ça ?

Le garçon.—Ah! fiasme, c'est un client très comme il faut. Chaque fois que je fais sa tête, il met dans le tronc.

A l'école primaire.

—Pouvez vous me citer un mot en "ail" dont le pluriel soit en "aux?"

—Oui, m'sieu : marmaille, marmotaille.

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés de pays et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de — balles, comprenant — à arriver.

Le marché est plus calme.

Les cotons tachés sont de ¼ à ⅝c. plus bas que les cotons blancs.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary	9⅝ nom	10 nom
Ordinary	10⅝	10⅝
Good Ordinary	10⅞	11
Low Middling	11¼	11⅜
Middling	11⅝	11¾
Good Middling	11 13/16	11 15/16
Middling Fair	12⅛	12¼
Fair	12⅞ nom	13 nom

FUTURS.

Calmes.

Janvier 10.06 à 10.07, février 10.12 à 10.13, mars 10.18 à 10.19; avril 10.25 à 10.26, mai —— à ——; juin —— à ——, juillet —— à ——; août 11.51 à 11.55, septembre 10.45 à 10.46; octobre 10.07 à 10.08, novembre 9.99 à 10.00; décembre 10.00 à 10.01.

Les ventes comprennent 8.600 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à Galveston 11⅜ ; à Mobile 11 5/16 ; à Savannah 11¼ ; à Charleston 11⅜ ; asked ; Wilmington à 11⅜ ; à Norfolk à 11⅜ ; à Boston à 12⅛ ; à Baltimore 11 11/16 ; à Philadelphie 12⅛ ; à Memphis 11⅛ ; à Augusta 11⅜.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Inactif.

Cotes : Middling Gulf 12¼.

FUTURS.

Faciles.

Janvier 10.49 à 10.50, février 10.53 à 10.54, mars 10.56 à 10.57, avril 10.61 à 10.62, mai —— à ——, juin —— à ——, juillet —— à ——, août 11.77 à 11.79, septembre 10.97 à 10.98, octobre 10.60 à 10.61, novembre 10.45 à 10.46, décembre 10.45 à 10.46.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET A la Nlle Orléans depuis le 1er septembre 1889 : balles, même temps l'année dernière, 1,689,730 balles ; à toutes les ports des Etats Unis, 5,724,553 balles ; même temps l'année dernière 5,505,893 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER.—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 1,824,578 balles ; même temps l'année dernière 1,578,429 balles ; de tous les ports des Etats Unis 4,861,163 balles ; même temps l'année dernière, 4,693,492 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 4,249 balles ; même temps l'année dernière, 2,434 balles ; dans tous les ports des Etats Unis 51,865 balles, même temps l'année dernière, 80,935 balles.

MARCHE DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Inactif

Cotes : 6⅝ pour le Middling Américain.

FUTURS.

Calmes.

MARCHE DU HAVRE.

SUR PLACE.

Jour ferie.

Cotes : —fr. pour le Bon Ordinaire (sur place) —fr pour le Très Ordinaire (sur place) —fr pour le Bas (sur place).

FUTURS.

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel de Louisiana Sugar and Rice Exchange

Ventes 303 boucauts de sucre, 490 barils de sucre et 303 barils de mélasse

Recettes — boucauts de sucre 90 barils de sucre et 48 barils de mélasse

OPEN KETTLE—Fort

	Nominal
Choice	Nominal
Strictly prime	Nominal
Prime	4⅞@—
Fully Fair	4⅞@—
Good fair	4⅝@—
Fair	4⅜@—
Good common	4¼@—
Common	4¼ and 9/16
Inferior	4¼ and 9/16
	3⅞@—

CENTRIFUGAL—Fort.

Plantation granulated	—@—
Off plantation	—@—
Choice white	—@—
Off white	—@5⅞
Gray off white	5⅝@5¾
Choice yellow	—@5 9/16
Prime yellow	—@5¾
Off yellow	5¼@5⅜
Seconds	4½@4 13/16

MELASSE—Open kettle—Nominal

Fancy	—@—
Strictly prime	—@—
Good prime	—@—
Prime	—@—
Good fair	—@—
Fair	—@—
Good common	—@—
Common	—@—
Inferior	—@—

SIROP —@—

RIZ.

Ventes Sacs riz brut 1 454, barils riz décalé nouveau 188.

Recettes Sacs riz brut 2 777, barils riz décalé 498.

RIZ ECALÉ—Nominal

Head

Prime

Good

Fair

Ordinary

Common

No 2

RIZ BRUT—Stable

Cotes du riz brut : $4 20 à 5 00

RIZ IOLI—$15 00 à

SON—$12 00 à 13 00

FARINES.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse

FARINE—Ferme

Patents $5 40 à 5 50 extra fancy $5 05 à 5 15, fancy $4 50 à 4 60, choix $4 00 à 4 10 le baril.

FARINE DE MAIS $2 75 à ——

HORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winter wheat flour Seconds $3 70 à $3 80, le baril, extra fancy $5 20 à 5 30, fancy $4 70 à 4 87½, Minnesota flour bakers $4 75 à 5 00, Straights $5 50 à —, patente $5 85 à 6 00.

FARINE DE MAIS—$2 87½ à 2 95.

CREAM MEAL—Choice $2 90 à 3 00.

GRITS—$3 25 à 3 35.

HOMINY—$3 15 à 3 25 le baril.

FARINE DE RIZ—$3 50 à 3 75.

OAT MEAL—$6 50 le baril.

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS—On cote — à 67 pour le blanc, — à 61 pour le mêlé et nominal pour le jaune.

AVOINE—No 2 de l'Ouest — à 50; No 1 — à ——.

SON—$1 00 à 1 02½.

FOIN—Prime $13 50 à 15 00, Choice $16 00 à 16 50.

HORS DE LA BOURSE.

Les petits lots se vendent aux prix suivants : maïs 2 à 4c. de plus par boisseau; avoine 2 à 4c. de plus par boisseau; son 5 à 8c. de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonneau.

PROVISIONS.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros :

Les provisions sont fermes.

MESS PORK—$13 ——.

VIANDES SALÉES SÈCHES — Epaules 5⅞ à ——, short rib sides 5⅞ à ——, long clear sides 5⅞ à ——, short clear sides 5⅞ à ——.

BACON—Epaules 6¾ à ——; shoes rib sides 6⅝ à ——, long clear sides 6⅞ à ——; short clear sides 6⅝ à 6¾.

GRAISSE—En tierces, refined, 5¼ à 5⅜, prime steam — à ——, Packer's Tierces — à ——.

JAMBON—11¾ à 12¾.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour à marché en gros, les prix des détaillants sont de 25 à 50c. plus élevés pour le porc, et de ¼ à ½c. pour les autres articles provenant du porc.

HORS DE LA BOURSE.

PRODUITS DIVERS—JAMBONS—Pork, bbls, Prime mess $11 75 à 12 00; pig $11 75 à 12 00; extra prime and rump $11 00 à 11 25.

Sugar-cured Meats, la livre—Shoulders 7¾ à 8c.; Boston cut shoulders 8 à 8½c.; picnic hams 8¾ à 8¾c.; breakfast bacon 8¼ à 8½c.; hams 11¼ à 12c.

Choice in tierces, extra plate $9 25 à 9 50, plate $8 75 à 9 00, extra mess $— @ 6 50; mess $—; deml barril—extra plate $5 00 à 5 25, extra mess $4 00. New York Fulton Market $5 75 à 6 00.

EPICERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots :

CAFE—Prime 21¾ ; good 20¾ ; fair 20⅛; ordinary 19¾; common 17¾c. la livre.

THE—Extra Young Hyson 85c. à $1 00 la livre, choice to fine 40 à 50c.; fair to medium 30 à 35c.; imperial extra choice 60c. à $1 00, fine to choice 30 à 35c.; hyson and young hyson 35 à 38c.; gunpowder fair to fine 30c à $1 20.

BEURRE—Western Creamery — Extra 22 à 23; extra firsts 20 à 21c., firsts 14 à 15c.; Western Dairy—Extra 13 à 15, extra firsts à 12, firsts 8 à 9. Jobbing un peu plus élevé.

FROMAGE—New York creams — à 11, Western Cheddars fall cream à 10½, twins, full cream 10¼, flats, full cream 10¼. Young America, full cream — à 11. Jobbing un peu plus élevé.

SEL—De la Louisiane—City Coarse 75c., City Fine 95c.; City Crushed 85c., Rock Salt ¾c. la livre, Pocket Salt 1¼@1⅝c. selon la grosseur.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton—Ici $10 00 par ton.

Farine de graine de coton—ville et campagne—lobbing au détail $ à $ — par ton, pour l'exportation $ à $ — f. o. b. par long ton.

Oil cake—$ à —, asked par long ton f. o. b.

Huile de graine de coton (en gros et pour l'exportation)—Prime crude non mêlé la gallon la livre, Prime cooperage et non mêlé, asked 30 à 32c.

TOILE D'EMBALLAGE—Prix des marchands—Il y a deux qualités de jute bagging sur le marché :

Eastern — 2¼ pound 9¼@— c. per yard, 2-pound 7¾@8c. ; 1¾ pound 6¾@7 Western—Lions 2¼@— per yard, 2 pound —@7½c. ; 1¾ pound —@6½c.

Twine—9¼@10 la livre.

COTTON TIES—Arrow $1 25 le paquet.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. On demande des prix un peu plus élevés pour les petits lots et à 4c. de plus par livre.

FRUIT—Frais—Pures du Tennessee $1 00 par 1 le boîte. Pommes Bartlett à $9 00 le baril pour les meilleurs, choix $4 50 à 5 00. Nouveaux Raisins $1 ½ à 2 00 la boîte 50 à 65c. la livre, Limons, Messine $5 50 à 7 00 par boîte, Oranges $1 50 à 2 25 par régime, Ananas $1 50 à 2 50 la douzaine. Raisins de Malaga $4 50 à 5 00 le baril, Figues $1 50 à 2 00 la boîte, Pêches de Géorgie $12 00 à 15 00 par ton, Poires moyennes et $6 00 à 10 00 pour les gros, Pommes $2 50 la douzaine, Noix de coco $27 50 par mille, Noisettes de Sicile 12c. la livre, Noix de Grenoble 14c. la livre, Noix de Marbot 12c. la livre, Noix de Bordeaux 12c. la livre, Noix de Pécan 7@8c. la livre, Noix du Brésil 8c. la livre, Noix de Cocos $4 50 à 5 00 par cent